

Les grèves

De la fête de Dollard aux luttes sociales – Le témoignage d'un ouvrier américain, M. E. Macko – Pour les générations à venir

À la fête de Dollard, l'an dernier, le président de l'A.C.J.C., M. Guy Marcotte, évoquait d'abord l'héroïsme du Long-Sault. Puis il remarquait ceci : les luttes que notre génération doit entreprendre seront, pour une large part, livrées sur le terrain social.

C'est un fait de plus en plus certain.

Ces luttes n'ont pas la même allure que celles de jadis. Elles ont souvent moins de panache. Mais au fond, elles rejoignent le même objectif, qui est de dignité humaine, de justice et de liberté.

Dans ce combat, l'épisode de la grève de l'amiante restera sans doute comme un événement marquant. Des hommes de chez nous y défendent leur dignité et leur vie. Ils tendent à obtenir des conditions de travail plus humaines, un ordre social plus juste.

* * * * *

Sans aucun doute, la grève est un moyen extrême, qu'une juste doctrine accepte seulement dans les cas les plus difficiles, lorsque les autres moyens sont épuisés.

Ajoutons qu'elle suscite des souffrances nombreuses : chez les grévistes d'abord, à leurs familles, à leurs proches, à leurs fournisseurs, à une grande partie de la communauté.

S'imaginer que les ouvriers aiment les grèves et s'y lancent sans réfléchir, c'est oublier que les premiers à en subir les répercussions, ce sont les ouvriers eux-mêmes. Sauf dans une atmosphère révolutionnaire, ils hésitent à y recourir. Quand ils la déclarent, c'est qu'ils estiment vraiment la situation intolérable.

Dans l'immédiat, une grève qui se prolonge se traduit par une perte d'argent. Même s'ils obtiennent une augmentation de salaire, les travailleurs mettront des mois et jusqu'à des années à récupérer les montants dont ils sont privés. C'est même un argument qu'on utilise chaque jour pour décourager les grévistes.

Pourquoi donc des ouvriers qui estiment leur cause juste ne se laissent-ils pas convaincre et ne rentrent-ils pas à l'ouvrage aux conditions de la compagnie ?

* * * * *

M. E. Macko expliquait ce fait, au cours de l'entrevue qu'il accordait dimanche à des journalistes montréalais.

M. Macko est le président du syndicat qui groupe les ouvriers des usines de Manville, New-Jersey. Il était venu, avec deux collègues, se rendre compte de la situation au pays de l'amiante. Il aborda divers sujets et fit d'intéressantes déclarations, que Gérard Pelletier rapportait hier dans le *Devoir*. En particulier, il a trouvé invraisemblable la situation d'East-Broughton. « *Malgré la brochure de Burton LeDoux, je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais pas vu de mes yeux* ». Le moral des grévistes lui a paru formidable – « *unbelievable* », après trois mois d'inaction !

Là-dessus, le chef syndicaliste – qui est lui même ouvrier à la Johns-Manville – a fait des réflexions que les journalistes n'ont pas rapportées parce qu'elles sont en marge de l'actualité immédiate. Les voici dans leur substance :

— Une grève juste, a dit M. Macko, quand votre cause est vraiment bonne, c'est difficile à tenir, mais ç donne des résultats qui durent.

Je le sais : à Manville, nous en avons eu une de quatre mois — commencée en novembre, terminée en mars.

Ça veut dire qu'on était en grève pour Noël et pour le Jour de l'An : vous voyez ce que ça signifie ? On nous disait : « Vous êtes fous de perdre tant d'argent, vous ne pourrez jamais le rattraper ». C'était vrai pour les vieux : ils n'auront pas le temps de se refaire. Et pourtant, ils ont tenu.

Ici, M. Macko resta silencieux un moment. Quand il recommença de parler, on sentait qu'il exprimait des pensées auxquelles il tient fondamentalement et qui inspirent son action syndicale. C'était dit sans amertume et sans haine, du ton d'une conviction profonde. Il parlait de la grève comme un homme qui la connaît, sait quels malheurs elle entraîne, et par conséquent n'entretient pas à son sujet la moindre illusion :

— Voyez-vous, peu à peu, les ouvriers améliorent leur situation.

Quand mon grand-père est arrivé en Amérique, il y a une soixantaine d'années, tout n'était pas rose. On travaillait des heures et des heures chaque jour, et à la fin de la semaine on recevait un salaire de crève-faim.

À douze ans, mon père entrait à l'usine. Plus d'école pour lui; pas d'éducation poussée. L'usine, la dureté des conditions de travail ...

Plus tard les unions sont arrivées. Elles ont dit : faire travailler des garçons à partir de douze ans, ç n'a pas de sens. Elles ont exercé pressions sur pressions. La limite d'âge est passée de 12 à 14 ans, puis à 16 ans. Les conditions de travail se sont améliorées. Le salaire est devenu plus raisonnable.

Il a fallu parfois des grèves pour en arriver là. Les premières réformes ont été les plus dure à obtenir. Mais quand on les a tenues, on ne les a plus lâchées. Ainsi mon grand-père a travaillé pour mon père, mon père, pour moi. Et moi, je travaille pour mes plus jeunes.

Et ainsi, vous le constatez, les grèves payent — quand elles sont justes.

Lorsqu'il faut la faire, alors il faut la faire. On ne travaille pas seulement pour soi. Les gens d'Asbestos et de Thetford rendront service, à eux-mêmes d'abord, puis aux générations de demain. Quand ils auront éliminé la poussière, jamais plus l'on osera la laisser réapparaître. Ça nous permettra, à nous des États-Unis, d'obtenir de nouveaux gains, et ainsi de suite.

* * * * *

Sans doute, cette morale de combat n'est pas la plus parfaite. Il faudrait que les institutions permettent d'obtenir ces gains de manière plus pacifique. La vraie solution est du côté du tribunal permanent du travail offrant toutes les garanties d'impartialité, de liberté en face du gouvernement, et de compétence en matière sociale.

Mais en attendant, il faut se défendre, avec les moyens rudimentaires dont l'on dispose. Sous prétexte que nous n'avons pas une institution parfaite, personne n'a le droit de condamner cinq mille hommes et leurs familles à l'insalubrité.

Et il y aura moins d'amertume chez l'ouvrier, s'il voit que tous les hommes de cœur, quelle que soit leur classe, l'appuient dans sa lutte de libération sociale.

Source : André Laurendeau, « Les grèves », *Le Devoir*, 24 mai 1949, p. 1.

© 2001 Claude Bélanger, Marianopolis College